

CABINET DE CURIOSITÉS

Philippe Simon

Ils ont fait de Bukowski un doudou

Lundi, je me suis dit: «Tiens, ça fait presque deux ans que tu n'as pas parlé de Bukowski» – que je tiens à titre personnel, au-delà de l'image d'Epinalcool et malgré les méchancetés que Nick Cave* a récemment dites sur lui, pour le plus grand poète de langue anglaise du XXe siècle. Histoire de ne pas louper une nouveauté sur ce bon vieux Buk, je lance une recherche sur Google. Instantanément germe dans mon esprit le souvenir d'un papier récemment publié par notre collègue Anouch Seydtaghia («En Suisse, Google va bouleverser son moteur de recherche avec les AI Overviews»), dans lequel il nous prévenait que cette refonte mâtinée d'intelligence artificielle allait propulser les liens publicitaires vers le haut de la page des résultats.

Ça n'a pas manqué. Après la page Wikipédia consacrée à Charles Bukowski (normal), deux ou trois liens dirigent vers des libraires ou des éditeurs (c'est très bien, il faut lire des livres). Et très rapidement, bam: voilà qu'on me propose de me rendre sur le site de «Bukowski Bears», un fabricant suédois d'ours en peluche. Le catalogue de Bukowski Bears propose aussi des lapins, des cochons, des moutons. Et des ânes. J'en suis vite devenu un: vaguement troublé par le fait que l'IA m'ait fait imaginer une forme de pont homonymique entre la rugosité de Bukowski (le *Journal d'un vieux dégueulasse*, tout de même) et le moelleux du doudou, je me suis demandé si elle pouvait joindre ces deux contraires. Direction donc ChatGPT (j'en possède une version gratuite et vraisemblablement obsolète), à qui j'ai demandé de m'écrire un poème de Bukowski – mais un poème qui serait chou. Voici ce que ça a donné – ça s'appelle «le chaton, la pluie, et moi», et les premiers vers ressemblent à cela:

*il pleuvait des clopes mouillées
et les murs suintaient l'ennui,
comme toujours.
j'avais pas envie d'écrire,
pas envie de rien,
sauf peut-être crever peinard.
puis ce petit truc est arrivé,
un machin tout trempé,
les yeux gros comme deux comètes.
un chaton.
saleté de boule de poils,
même pas foutu de miauler droit.*

J'avoue, ces «clopes mouillées» m'ont parlé par une forme de beauté blême. La machine a-t-elle alors été poète? Non, voleuse, plutôt. L'image des sèches humides figure en effet dans plusieurs poèmes du vrai Bukowski – par exemple dans *Rain*, et surtout dans *Coupons*, auquel elle offre un bel incipit: «cigarettes wetted with beer from/the night before». Ce texte-là, vous le trouverez dans un fameux recueil de 1977: *Love is a Dog from Hell*. Et moi aussi, je préfère les chiens – ainsi que les poètes qui saignent pour de vrai. ■

*«His poetry sucks.» Nick, je t'aime, mais non.

«Pour Rousseau, une société démocra

Pour aborder les conflits qui secouent notre présent, les réflexions du Citoyen de Genève sur la guerre, encore trop méconnues, méritent d'être explorées. Discussion avec Bruno Bernardi avant sa venue à la Maison Rousseau et Littérature le 25 avril

Gauthier Ambrus

L'auteur du *Contrat social* passe souvent pour un doux rêveur. C'est méconnaître sa réflexion lucide et originale sur la guerre et la paix, qui frappe par les échos puissants qu'elle offre avec le monde d'aujourd'hui. Ces questions sont au centre d'une série de rencontres à la Maison Rousseau et Littérature (MRL), à Genève, en collaboration avec la Société J.-J. Rousseau. La MRL accueillera ainsi le 25 avril Bruno Bernardi, en discussion avec Blaise Bachofen, pour débattre des rapports entre guerre et démocratie.

Philosophe, auteur d'études majeures sur la pensée politique du Citoyen de Genève, on doit en particulier à Bruno Bernardi la mise au jour d'une œuvre importante de Rousseau, les *Principes du droit de la guerre* (Vrin, 2008, avec Gabriella Silvestrini), qui passait jusque-là pour être restée à l'état de projet. Or elle sommeillait en réalité dans les très riches fonds Rousseau des Bibliothèques de Genève et de Neuchâtel, divisée en plusieurs brouillons, qui, une fois mis bout à bout, ont révélé leur commune appartenance à un texte cohérent et d'une portée insoupçonnée.

Restés inachevés, les *Principes du droit de la guerre* étaient destinés à s'insérer dans un grand ouvrage consacré aux rapports entre les Etats, qui devait faire pendant au *Contrat social* mais que Rousseau n'a finalement jamais porté à terme. Tels quels, ils ouvrent des horizons inédits sur un problème, la guerre, qui n'a cessé de hanter l'âge classique. En dégageant ses racines anthropologiques et en montrant les difficultés du droit international à l'encadrer efficacement, Rousseau

apparaît aujourd'hui comme l'un des rares penseurs à en avoir pris pleinement la mesure.

La guerre n'est pas un thème que l'on associe spontanément au nom de Rousseau. Quelle place occupe-t-elle dans sa pensée?

Bien que Rousseau ait souvent traité de la guerre, l'absence d'une œuvre qui lui soit consacrée empêchait d'en prendre la mesure. La découverte des *Principes du droit de la guerre* a renouvelé la question. On peut distinguer trois approches. La première, celle du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), est généalogique: Rousseau y montre que la formation de la société civile est indissociable de la guerre. Le geste d'appropriation de la terre donne d'emblée aux rapports sociaux un caractère conflictuel. La concurrence entre ceux qui s'approprient la terre et la mise à l'écart de ceux qui en sont privés produit «le plus horrible état de guerre», et c'est pour y mettre fin que les gouvernements et les lois sont institués.

Les sociétés seraient donc nées pour mettre fin à cet état de guerre?

En un sens. Mais si les gouvernements assurent la sécurité de tous, ils doivent aussi et surtout protéger les propriétés des riches. D'un autre côté, la pacification des sociétés civiles crée un rapport d'hostilité entre sociétés. Chacune cherche à étendre son emprise, elles se heurtent ainsi les unes aux autres. De là un nouvel état de guerre, plus terrible encore parce que sans solution, faute de gouvernement et de lois communes. Ce qu'on appelle «droit des gens» au XVIIIe siècle, c'est-à-dire le droit international, est une chimère. Les puis-

sances sont entre elles dans un permanent état de guerre.

Faudrait-il alors une institution politique supérieure aux sociétés particulières pour résoudre le problème de la guerre?

Rousseau est plus réaliste qu'on ne pense. Au lieu de suivre cette voie tracée par l'abbé de Saint-Pierre et poursuivie par Kant, il emprunte une seconde approche dans ses *Principes du droit de la guerre* (1756). Il part d'un constat terrible: si des lois (le plus souvent iniques) assurent l'ordre civil, la force et donc la guerre déterminent les rapports entre les sociétés. La tâche qu'il se donne est d'examiner la nature de la guerre et les conséquences qui en découlent. Or la définition qu'il en propose est redoutable: la guerre est la relation qui s'établit entre deux êtres qui considèrent

«Dans le «Contrat social», Rousseau réfute l'idée d'une domination légitime fondée sur la guerre, les vaincus étant assujettis aux vainqueurs»



«La bataille de Kunersdorf du 12 août 1759» (1848), par Alexander von Kotzebue. (Fine Art Images/Heritage Images/Imago).

«La Cour maudite» déploie à nouveau ses sortilèges

Méditation sur le pouvoir d'une saisissante actualité, le roman d'Ivo Andric, Prix Nobel 1961, paraît dans une nouvelle traduction

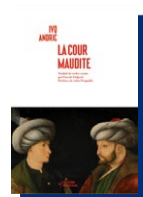
La Cour maudite de l'écrivain yougoslave Ivo Andric (1892-1975) a été publié à Belgrade en 1954, une dizaine d'années après les grandes fresques historiques qui ont fait sa renommée: *Le Pont sur la Drina* et *La Chronique de Travnik*. Il avait fait l'objet d'une première traduction à L'Age d'Homme en 1990. Il reparait aujourd'hui dans une nouvelle et excellente traduction de Pascale Delpech, dans la collection La Bibliothèque de Dimitri chez Noir sur Blanc. Cette nouvelle édition est enrichie d'une postface de Lakis Proguidis, que l'on qualifierait volontiers de lumineuse si elle ne dressait si sombrement constat sur la «malédiction chronique balkanique».

Ce bref roman est une méditation sur l'exercice du pouvoir et de la justice et un récit historique étrange, car situé en quelque sorte hors de l'espace et du temps. Quelque part, à Constantinople, à une époque non précisée, une cour de laquelle on n'aperçoit qu'un ciel d'une «terrible beauté», ceinte de bâtiments où se trouvent les cellules que les prisonniers regagnent la nuit venue. La Cour maudite est un lieu de détention provisoire qui accueille, en attente d'un jugement, la fine fleur des bas-fonds de Constantinople. Criminels endurcis, vagabonds, joueurs, buveurs, opiomanes, entassés là au nom

d'un rudimentaire principe de précaution selon lequel il est préférable de relâcher des innocents plutôt que de ratisser la ville à la recherche d'un coupable.

Dans la main d'un géant

Conteur d'exception, Ivo Andric décrit de manière saisissante l'atmosphère dantesque qui règne en ces lieux. Écoutons-le par exemple raconter comment par temps de sirocco «putrescent et funeste [...] la Cour maudite tout entière gémissait et résonnait alors comme une énorme crécelle d'enfant dans la main d'un géant, et les hommes à l'intérieur des cellules bondissaient, gesticulaient, se cognaient les uns aux autres et heurtaient les murs comme les grains dans la crécelle».



Genre Roman
Auteur Ivo Andric
Titre La Cour maudite
Traduction Du serbo-croate par Pascale Delpech
Éditions Noir sur Blanc (La Bibliothèque de Dimitri)
Pages 132

Le souverain absolu de ce monde qui vit en vase clos est son directeur, Latif Aga, connu de tous sous le surnom de Karagöz car il ressemble par son physique et son caractère à la figure emblématique du théâtre d'ombres turc. Imposant par sa taille, obèse mais vif comme l'éclair au besoin, un œil mi-clos et l'autre exorbité et vitreux – avec lequel vous scrute-t-il plus intensément? Outrancier et obscène, il n'a pas son égal pour mettre à nu l'âme de ses détenus. Ces derniers le craignent, le haïssent mais le respectent, car ils reconnaissent en lui un des leurs. A la manière d'un gardien mythologique de purgatoire, avec une logique et une temporalité qui n'appartiennent qu'à lui, il mène l'instruction et décide du sort de chacun de manière erratique et imprévisible.

La Cour maudite accueille aussi des prisonniers d'un autre type, les «transitoires». Leur séjour est en général de courte durée, au bout de laquelle ils sont soit libérés soit envoyés en exil dans quelque recoin éloigné de l'Empire ottoman. Il s'agit de notables de province tombés en disgrâce, d'auteurs présumés de délits politiques, d'émissaires retenus en otage dans le cadre de marchandages avec des puissances étrangères. C'est le cas de Fra Petar, un moine catholique venu de

Bosnie pour régler des «affaires complexes et embrouillées». Bien des années plus tard, ce sont ses souvenirs qui fourniront la matière romanesque au récit. Récit de récits, pour être plus précis, car le narrateur du roman est un jeune moine qui restitue les propos de Fra Petar peu après la mort de ce dernier. Au crépuscule de sa vie, Fra Petar revenait en effet sans tarir sur les deux mois si marquants vécus à la Cour maudite.

La mélancolie d'un chagrin d'amour

L'immuable petit théâtre de la Cour, les déroutantes apparitions de Karagöz, les querelles, les vociférations et les rires, les figurants effacés ou gueulards, paranoïaques, mythomanes, nous offrent des saynètes à la saveur inoubliable grâce à l'art de la description d'Ivo Andric. Une figure se détache parmi toutes, celle du jeune Kamil Effendi, fils d'un pacha d'Izmir arrivé là à cause de sa passion des livres. Un chagrin d'amour l'a fait sombrer dans une mélancolie qui n'a trouvé l'apaisement que dans une quête effrénée de savoir. Fra Petar s'est vite lié d'amitié pour lui qui, avec une prudente retenue pour commencer, puis avec une fièvre exaltée que plus rien ne pouvait

«...tique ne peut être prédatrice»



Portrait de Jean-Jacques Rousseau par Jacques Philippe Caresme (1775) (Fine Art Images/Heritage Images/Imago).



Bombardements russes sur Soumy, Ukraine, 14 avril 2025. (Evgeniy Maloletka/AP Photo/Keystone)

Cette question continue-t-elle à se poser aujourd'hui?

L'Etat d'Israël s'est formé sur la double attente d'une terre sur laquelle vivre et d'une société organisée démocratiquement. L'obnubilation de l'horizon politique par la conquête du territoire, étant devenue la seule boussole, se traduit par la subversion des lois et de la démocratie. La logique de puissance et de prise de terre en vient à faire de l'existence même d'un autre peuple une menace qu'il faut détruire et porte en elle dénaturation de la société démocratique.

«Aucune société n'est à l'abri de sa corruption par la logique de puissance. Ce pourrait être une leçon majeure de la réflexion de Rousseau sur la guerre»

La guerre représenterait donc une menace existentielle pour les démocraties?

Le spectacle que présentent aujourd'hui les Etats-Unis relève de la même problématique. Lorsqu'une société qui s'est vécue comme un paragon de démocratie menace de s'emparer d'un autre territoire, la logique de puissance prend la place de la logique démocratique. Le Mayflower s'efface devant les chariots partis à la conquête de l'Ouest, la révolution américaine devant les guerres contre les Indiens et les Hispaniques. Ce mouvement de bascule signifie que la logique de puissance s'autonomise par rapport à la logique associative, et d'un instrument de protection de la société fait un instrument de prédation. Une société démocratique ne peut être prédatrice, ni une société prédatrice une démocratie.

Et qu'en est-il en Europe?

Il ne suffit pas en effet de regarder ailleurs. Il y a plusieurs décennies qu'on invite l'Europe à s'assumer comme puissance. Elle tente en ce moment de se convertir en puissance militaire, pour se défendre. Mais aucune société n'est à l'abri de sa corruption par la logique de puissance. Ce pourrait être une leçon majeure de la réflexion de Rousseau sur la guerre. ■

«L'Etat, la souveraineté, la guerre. Rencontre avec Blaise Bachofen et Bruno Bernardi», Maison Rousseau et Littérature (Genève), 25 avril 2025, 12h30 (sur inscription).

que l'existence de l'autre est une menace pour la sienne.

Et les biens matériels?

L'appropriation des biens est un moyen ou un résultat, pas le but premier. Une telle relation ne peut avoir lieu entre individus mais entre des peuples ou des sociétés considérées comme puissances. La guerre de puissance à puissance est celle dans laquelle l'une essaie de détruire l'autre parce qu'elle considère son existence comme une menace. On remarquera que ce vocabulaire est utilisé aujourd'hui par la diplomatie russe qui invoque le caractère «existentiel» de son conflit avec l'Ukraine.

Pourquoi Rousseau imagine-t-il, malgré tout, qu'il puisse y avoir des règles à suivre, des principes, pour mener une guerre?

Pour cette raison précisément que la guerre se fait entre puissances, c'est-à-dire entre Etats: c'est la puissance de l'autre que chacune cherche à détruire. La guerre «légitime» consiste à détruire l'Etat en touchant le moins possible à ce qu'il possède, ses membres, ses biens, qu'on entend garder pour soi. Rousseau en tire une conséquence étonnante pour son époque: la puissance d'un Etat reposant sur sa cohésion et donc sur des passions et une volonté commune, c'est dans les cœurs et les esprits qu'il faut la détruire. On peut ainsi parfois gagner une guerre sans verser le moindre sang.

Pour quelle raison Rousseau n'a-t-il pas achevé les «Principes du droit de la guerre»?

J'incline à penser qu'il n'a jamais cru que ces principes minimaux et purement rationnels

soient pris en compte par les Etats. Aussi bien, c'est une troisième approche de la problématique de la guerre qu'il a engagée dans le *Contrat social* (1762). Elle relève cette fois du droit politique. Rousseau réfute l'idée d'une domination légitime fondée sur la guerre, les vaincus étant assujettis au vainqueur. Il leur objecte premièrement que de la victoire militaire ne résulte aucun droit sur la vie et sur la liberté des vaincus, deuxièmement qu'une société ne peut véritablement se former que par l'acte d'association qui fait qu'un peuple est un peuple. Dès lors, qu'est-ce que la guerre pour une société fondée sur le contrat social? Pour répondre à cette question décisive, il faut déterminer le rapport qu'une société légitime (nous dirions une démocratie) doit entretenir avec sa puissance.

Comment, alors, la démocratie se situe-t-elle par rapport à la guerre? Est-elle un obstacle, un remède à la guerre ou au contraire est-elle susceptible de l'encourager?

La réponse de Rousseau à ces questions est prudente. Si la société peut faire appel à ses membres, ce n'est pas comme hommes, ni comme citoyens, mais comme défenseurs de la patrie. Cette différence implique que l'exercice de la puissance soit sous le contrôle du souverain, c'est-à-dire des citoyens. Rousseau opère à cet égard une rupture majeure en récusant le concept de «puissance souveraine» omniprésent dans la pensée de l'Europe moderne. Ce concept supposait un pouvoir absolu des souverains sur leurs sujets et une indépendance absolue les uns envers les autres. Rousseau dissocie la souveraineté et la puissance par le seul fait qu'il attribue la première

au peuple. Il n'y a plus un souverain et ses sujets, mais un peuple souverain dans la définition de ses lois, auxquelles tous ses membres obéissent comme sujets.

Quelles en sont les conséquences sur la guerre?

Cette dissociation entre souveraineté et puissance implique aussi que la puissance de l'Etat soit subordonnée à la souveraineté, et ce point a une portée fondamentale: dans une société républicaine ou démocratique, c'est la souveraineté, autrement dit la volonté générale, qui commande l'exercice de la puissance, et non l'inverse. La guerre menace l'existence d'une société; mais la logique de la guerre menace son identité, en subvertissant ses principes. L'actualité de cette question est manifeste.

En quoi la pensée de Rousseau s'applique-t-elle aux guerres qui hantent notre monde?

Rousseau n'est ni un thaumaturge, ni un prophète. Mais sa pensée politique peut éclairer les difficultés que nos sociétés rencontrent aujourd'hui. Ses réflexions sur la résilience politique des Juifs en sont un exemple. Dispersé, le peuple juif n'en persiste pas moins à exister comme un corps politique. Le principe de cette résilience est dans la loi fixée par Moïse pour un peuple encore nomade, à la recherche d'une terre, sans gouvernement établi, mais fortement uni par ses croyances et ses mœurs. Cet exemple a une valeur politique, la question décisive étant de savoir quel principe l'emporte dans la constitution d'un peuple: la prise de terre et la puissance qui la conditionne ou le lien que la loi établit?

Les diamants bruts d'Adelheid Duvanel

endiguer, s'est ouvert sur les recherches obsessionnelles qu'il a menées pour tout apprendre sur l'histoire du sultan Djem, le frère cadet de Bazajet et son rival malheureux à la succession de leur père, Mehmet II.

Il n'en fallait pas plus pour entraîner la chute du malheureux Kamil, «car à Smyrne on bavarde, on répète, on potine, on médite et on exagère, comme partout dans le monde, et même un peu plus». Sa curiosité pour l'histoire est considérée comme une potentielle conspiration menaçant la stabilité de l'empire par un vali (gouverneur de district) borné: «Il a parlé des sultans et des affaires des sultans. [...] Alors les livres ne lui réussissent pas. Le sultan Djem! Prétendant au trône! La lutte pour le pouvoir! Ces mots ont été lâchés, et quand les mots commencent à circuler, on ne peut plus les arrêter.» Ces propos ne sont-ils pas d'une terrifiante actualité à l'heure où, outre-Atlantique, des fonctionnaires zélés font la chasse à la science, aux livres et aux idées pour complaire aux caprices ubuesques du nouveau sultan de la première puissance mondiale? ■ Marco Dogliotti

A l'envers des cartes postales, l'autrice bâloise livrait peu avant sa mort un portrait glaçant, mais empreint d'une étrange douceur, d'une Suisse qui oppresse et broie les individus

Laura a grandi dans un orphelinat. Elle confie: «Je suis constamment en pays étranger.» Sur de petits papiers, elle écrit qu'elle est une «non-personne». Cinq pages suffisent à retracer son destin, dans la nouvelle «La Correspondante», qui donne son titre à ce recueil puissant, le dernier publié de son vivant par la Bâloise Adelheid Duvanel, peu avant son suicide dans une forêt, entre le 7 et le 8 juillet 1996. Il paraît pour la première fois en français.

Transcender la douleur

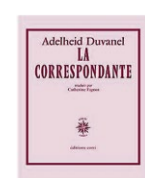
On retrouve dans ces 33 textes brefs ce qui faisait l'originalité et la force de *La Maison disparue* ou d'*Histoires de vent*, qui viennent d'être traduits chez Corti. Mais ces nouvelles plus sombres semblent faire plus directement allusion à la biographie de l'autrice: des personnages sont hospitalisés (Adelheid Duva-

nel a souffert d'internements psychiatriques et d'électrochocs) ou tentent de mettre fin à leurs jours; des enfants sont maltraités par des parents autoritaires et sans amour. Pourtant, l'écrivaine transcende la douleur par une forme de douceur, de légèreté paradoxale, une grande beauté et un art précis des images qui touchent instantanément.

Au cœur des ténèbres

Le monde broie les individus sans remission possible. Face à la mélancolie qui les envahit, ils essaient de fuir. Dans «Refuge», Pius passe sa vie dans les tramways; Emma consomme des psychotropes dans «Rage». Les personnages pourraient s'échanger: ils semblent frères et sœurs, mais ne peuvent se soutenir ni s'apporter du réconfort. «Il y a des gens auxquels on plante une canne blanche dans la main et qu'on dépose au cœur des ténèbres», dit un toxicomane dans «Le grabataire veut être couché dans la propreté». L'écriture d'Adelheid Duvanel est cette canne offerte au lecteur pour avancer dans la nuit, au bord des gouffres.

A l'envers des cartes postales, l'autrice écrit l'angoisse et l'oppression d'un pays apparemment paisible, miné par la honte du corps et un souci maladif d'ordre. Comment ne pas voir en elle une sœur de Fritz Zorn? Marcel, dans «Le bouffon», ne peut s'empêcher de rire nerveusement, tant et si bien qu'il doit interrompre sa formation d'employé de banque. De longs séjours en hôpital psychiatrique tenteront de faire taire ce rire contestataire, pulsion de vie et de résistance. Les derniers mots du recueil et de l'œuvre entière sont un cri d'enfant saisissant, répété, sans trêve: «Ne laissez pas mon cœur s'arrêter! Ne laissez pas mon cœur s'arrêter!» ■ Julien Burri



Genre Récits
Autrice Adelheid Duvanel
Titre La Correspondante
Traduction De l'allemand par Catherine Fagnot
Editions Corti
Pages 131